LE GYMNASE DU CHEVAL

Traduction du
commandant Dupont

GUSTAVE STEINBRECHT

G. STEINBRECHT

Le Gymnase du Cheval

© Joël Choqueux, 2022
Édition : BoD – Books on Demand, info@bod.fr
Impression : BoD – Books on Demand, In de Tarpen 42, Norderstedt (Allemagne)
Impression à la demande
ISBN : 978-2-3224-6560-6
Dépôt légal : Mai, 2022

LE GYMNASE DU CHEVAL

L'aquarelle de la couverture a été réalisée par le Colonel Margot
d'après le tableau de Becker

G. STEINBRECHT

Le Gymnase du Cheval

pour la première fois mis au point, complété et édité
par
le Maître Écuyer
Paul PLINZNER

4e Édition, 1935
avec des notes et une Postface
par le
Colonel Hans von HEYDEBRECK

Traduction du Commandant Edouard DUPONT

Cet ouvrage est dédié
à la mémoire de son traducteur
le Commandant Edouard Dupont

Analyse de l'œuvre de Steinbrecht

par le Général Decarpentry

C'est sans doute la puissance supérieure des procédés de Baucher qui a conduit la plupart des écuyers français à les préférer aux pratiques de l'ancienne école et à négliger l'étude de ces dernières. Toujours est-il que la doctrine du «novateur» a été analysée, fouillée, précisée par une bonne douzaine d'auteurs hippiques, et en particulier par des maîtres tels que le capitaine Raabe et le général Faverot de Kerbrech, alors que la méthode de La Guérinière n'a été, chez nous, l'objet d'aucune étude approfondie.

Dans l'Europe centrale, l'influence de Baucher est toujours restée faible, et elle a rapidement et complètement disparu. Les écuyers germaniques n'en ont pas moins persévéré dans la pratique de l'art équestre avec la patiente application et l'ingénieuse ténacité qui caractérisent leur race. Restés fidèles aux principes et aux procédés des Anciens, ils ont considéré à juste titre que leur meilleure expression avait été formulée par notre La Guérinière, dont «L'Ecole de Cavalerie» a été qualifiée par les plus grands artistes allemands de «Bible équestre».

Loin de s'en tenir au texte de cet ouvrage, ils ont analysé l'esprit de la méthode qu'il expose, creusé le sens profond de ses principes, décomposé le mécanisme de ses procédés et parachevé sa technique. Parmi les ouvrages qu'ils ont consacrés à cette étude, le «Gymnase du Cheval» de Steinbrecht est assurément le traité de Haute Ecole le plus complet qui ait été écrit : un véritable monument de l'art équestre.

Né en 1808, Gustav Steinbrecht fit d'abord ses études de médecine vétérinaire à l'école de Berlin. Pendant son cours, il apprit à monter à cheval au manège de Seeger, qui ne tarda pas à découvrir les dons exceptionnels de son élève pour l'équitation, et le décida, quand il sortit de l'Ecole Vétérinaire, à embrasser la profession d'écuyer. Après huit années de manège à Magdebourg, il revint en 1849 à Berlin pour prendre la succession de Seeger, dont il épousa la nièce... et la phobie antibauchériste. Dix ans plus tard, il prit la direction du manège de Dessau, pour revenir définitivement en 1865 à Berlin, où il mourut en 1885.

Les notes que Steinbrecht a rédigées de jour en jour et qui ont servi de base à son ouvrage, ont été écrites au cours des vingt-cinq dernières années de sa vie. Il n'a pu malheureusement mettre au net lui-même qu'une partie de son livre. La rédaction du reste, à partir du travail au galop, a été confiée par lui à son élève Plinzner, qui a été accusé d'avoir mis un peu trop du sien dans l'exposé de la méthode de son maître.

En 1935, le colonel von Heydebreck, qui avait été affecté comme lieutenant aux écuries de l'Empereur pendant les dernières années où Plinzner en était le directeur, a publié une nouvelle édition du Gymnase, en s'efforçant de distinguer ce dont la rédaction de l'ouvrage de Steinbrecht par Plinzner, aurait pu avoir reçu une interprétation personnelle de ce dernier. Il ne semble pas que cette interprétation ait profondément modifié ni déformé l'esprit de cet ouvrage magistral qui constitue le plus complet exposé de l'Ancien Testament Equestre en face du «Nouvel Evangile» que nous devons à Baucher.

Le principe de la méthode de La Guérinière, fidèlement exposée et savamment développée par Steinbrecht, est exactement à l'opposé de la méthode de Baucher. Baucher applique ses procédés gymnastiques à chacune des parties du cheval séparément, en localisant leurs effets dans une région nettement délimitée, et en s'efforçant, d'une part, grâce à l'attitude imposée au cheval, d'isoler, pour ainsi dire, cette partie du corps de toutes les autres, et d'éviter, d'autre part, grâce au mode d'exécution de ces exercices, la propagation de leurs effets aux autres régions. «Ne jamais combattre qu'une résistance à la fois», enseignait Baucher. Steinbrecht, au contraire prescrit de faire constamment et simultanément participer toutes les parties du corps du cheval à l'exercice qu'on lui fait exécuter. C'est toujours sur la totalité de l'organisme qu'il s'efforce d'agir et la résistance générale de son ensemble qu'il combat. Le principe fondamental de son enseignement est exprimé dans une formule qu'il emprunte à son maître Seeger : «C'est tout entier, dans son ensemble, qu'il faut constamment travailler le cheval.

Il n'y a pas moins de différence entre les procédés des deux écoles et leur enchaînement dans la progression de chacune d'elles qu'entre les principes qui leur servent de base. Alors que Baucher s'efforce, dès le début, et pendant tout le cours de son dressage, de rendre son cheval aussi mobile que possible en tous sens, Steinbrecht s'astreint, au contraire, à imposer aux efforts du moteur chevalin un sens unique, d'arrière en avant, où la masse tout entière de sa monture tombe peu à peu sous sa complète domination entre les barrières et les parois du couloir de ses aides, dans une direction aussi rectiligne que possible. C'est seulement quand toutes les forces du cheval sont ainsi captées et canalisées qu'il entreprend de transformer la direction rectiligne du parcours imposé pour l'incurver progressivement jusqu'au cercle par une gradation insensible, sans perdre un seul instant le contrôle absolu de la dépense des forces du moteur. Ainsi, l'assouplissement de l'ensemble du cheval est entrepris par lui au moyen de l'incurvation latérale du rachis, que Baucher néglige presque complètement, et dont il parle à peine. C'est en partant des résultats acquis dans cet infléchissement latéral progressif de l'épine dorsale, qui commande toutes les dispositions du corps, que Steinbrecht passe insensiblement à son assouplissement dans le plan vertical, tandis que Baucher y procède directement d'avant en arrière par le reculer, d'arrière en avant par le «rassembler sur les attaques».

On rencontrerait à chaque pas, en suivant parallèlement les deux progressions, les mêmes différences de conception et d'exécution, comme il en est pour les buts que se proposent chacun de ces deux maîtres : Steinbrecht ne cherche la légèreté que par et dans le rassembler. Pour lui la poursuite de l'une et de l'autre se confondent. Baucher s'efforce de l'obtenir dans toutes les attitudes d'aplomb régulier, hors du rassembler comme dans celui-ci. Pour lui, légèreté et rassembler sont les objets de deux études distinctes.

Il est extrêmement difficile d'analyser l'ouvrage de Steinbrecht «Le Gymnase du Cheval» et presque impossible de le résumer. Toutes les parties en sont si intimement liées qu'on ne peut en étudier aucune séparément sans risquer de rompre la continuité d'un développement, dont la progression s'effectue par degrés insensibles et sans s'exposer à en perdre le fil. Tout au plus peut-on parvenir à tracer une «esquisse» du Gymnase en suivant à grands traits la ligne qui conduit de son point de départ à son aboutissement.

Le cheval étant franchement décidé dans le mouvement en avant par le développement de la «chasse» de son arrière-main dans la pratique des allures actives, et recherchant avec confiance l'appui de la main, Steinbrecht s'efforce de modifier son attitude d'ensemble par l'accroissement progressif de l'engagement de ses postérieurs. L'unique procédé qu'il emploie dans ce but est l'infléchissement latéral alterné du rachis, qui entraîne l'avance relative sous la masse du postérieur «interne», c'est-à-dire placé du côté concave de l'inflexion. Il y parvient d'abord sur la ligne droite par l'exercice qu'il appelle «l'épaule devant».

L'écartement des antérieurs étant, par construction, moindre que celui des postérieurs, Steinbrecht amène un des antérieurs devant le postérieur du même côté, et maintient le cheval dans cette attitude qu'il ne peut conserver sans incurver son épine dorsale quand le talon du cavalier, aidé au début de la muraille, interdit au postérieur externe toute dérobade du côté opposé à la flexion. La durée de l'exercice, pour chacun des deux postérieurs alternativement, est d'abord très courte, puis progressivement accrue jusqu'à ce que le cheval conserve dans les deux attitudes toute la franchise de son impulsion et l'aisance de ses mouvements.

Le sens du jeu des postérieurs n'y est pas modifié. Ils progressent en ligne droite comme dans l'attitude naturelle du cheval et c'est le tronc qui vient reposer sur le postérieur interne plus lourdement que sur l'opposé, apporter au premier une surcharge, et lui imposer ainsi un surcroît d'activité dans la flexion et dans sa détente.

Puis, par l'accentuation de l'infléchissement latéral du corps, Steinbrecht passe insensiblement de «l'épaule devant» à «l'épaule en dedans». L'antérieur interne n'est plus amené seulement sur la piste du postérieur du même côté, mais écarté en dehors de celle-ci. Le premier degré de l'épaule en dedans est atteint lorsque l'antérieur externe se déplace sur la piste du postérieur interne : c'est l'épaule en dedans minimum, si l'on peut dire. Le cheval y marche déjà sur deux pistes, mais celle de l'avant-main est contiguë à celle de l'arrière-main. La piste de l'antérieur externe et celle du postérieur interne se confondent. Celles de l'antérieur interne et du postérieur externe sont séparées par deux épaisseurs de cheval. Les deux postérieurs cessent de marcher droit devant eux. Leur progression s'effectue légèrement en biais — de gauche à droite — dans l'épaule gauche en dedans par exemple.

Alors que chez nous, «découpeurs acharnés», l'épaule en dedans a pris figure d'exercice spécial, distinct par son but et ses moyens de ceux qui le précèdent et de ceux qui le suivent, elle n'est, pour nos voisins, qu'une des milliers d'images instantanées d'un film sans éclipses, un moment dans la progression ininterrompue d'un travail d'assouplissement continu du rachis, commencé sur une seule piste d'abord rectiligne, puis incurvée, poursuivi sur deux pistes jusqu'à la pirouette sur les hanches inclusivement.

Ces deux interprétations d'un texte pourtant clair sont bien caractéristiques des différences de forme de l'esprit germanique et du latin. Les conséquences éloignées de cette divergence des méthodes appliquées à une même étude le montrent encore plus nettement.

L'épaule en dedans, écrit La Guérinière, est un mouvement «oblique et circulaire». Mais son obliquité est l'élément nouveau de l'exercice dans la progression du dressage, tandis que son incurvation est la suite de l'assouplissement préalable du cheval sur les courbes, dont l'épaule en dedans est, pour La Guérinière, insépa-

rable. Chez nous, l'élément nouveau a pris le pas sur le continu, sur le permanent. L'obliquité a primé l'incurvation jusqu'à l'étouffer pour beaucoup de nos écuyers du XIXème siècle. Ils ont placé l'essentiel de l'épaule en dedans dans cette obliquité, obtenue par l'opposition des épaules aux hanches, au moyen de l'effet latéral des aides internes, à tel point que plusieurs d'entre eux tiennent pour équivalentes les expressions «épaule en dedans» et «croupe en dehors» qui définissent cependant des exercices radicalement différents.

Cette déviation du sens donné à l'épaule en dedans par son inventeur, ne s'est pas produite chez les cavaliers d'Outre-Rhin, mais la déformation inverse ne leur a pas été épargnée. C'est ainsi que l'écuyer Schmidt en arrive, par exemple, dans une brochure d'ailleurs remarquablement fouillée sur le travail de deux pistes, à rejeter l'étude de l'épaule en dedans après la confirmation du cheval, dans les pas de côté, par crainte d'altérer son «incurvation» au cours de la recherche de son «obliquité». Pour être dirigée en sens inverse de la nôtre, cette altération de la pensée de La Guérinière n'en n'est pas moins flagrante.

Steinbrecht a su éviter l'une et l'autre et poursuit dans son travail l'obtention simultanée, incontestablement voulue par La Guérinière, de l'obliquité du cheval par rapport au sens de son parcours et de son incurvation du côté opposé. Il expose avec un luxe de détails qui peut paraître excessif au premier abord, quand on compare les 20 ou 25 pages de son texte serré aux quelques paragraphes de La Guérinière, mais il faut bien reconnaître, après lecture et méditation, qu'aucun de ces détails n'est inutile.

Après avoir soigneusement précisé le but immédiat de l'exercice dans la série d'assouplissements, dont il est inséparable, et les dispositions qu'il convient de donner au cheval pour y parvenir, il ajoute à l'énumération un peu sèche des «avantages» attribués par La Guérinière aux effets du mouvement le «comment» et le «pourquoi» de chacun de ces «bienfaits», ce que l'auteur de l'Ecole de Cavalerie indique seulement dans son ouvrage.

Puis, Steinbrecht passe à la pratique d'exécution de l'exercice et l'on reste confondu devant la «plénitude» de son enseignement.

Le rôle de chaque aide est d'abord exposé non seulement dans le sens du jeu qui lui est propre, mais par rapport à celui de toutes les autres, et dans le concert de leur action commune, la soumission du cheval étant d'abord admise par hypothèse.

En s'excusant de tomber soi-même dans le travers du découpage, on croit pouvoir donner une idée de la perfection de ces études successives en énumérant toutes les parties de celle qui concerne le rôle de la rêne extérieure droite, par exemple, dans l'épaule gauche en dedans : il faut que celle-ci, par des effets judicieusement différenciés assure la conduite du cheval dans son parcours, règle de concert avec l'autre rêne, la flexion latérale et la hauteur de l'encolure, détermine avec les concours de la jambe intérieure, le rassembler, s'oppose avec la jambe extérieure, à la dérobade latérale de l'arrière-main, sans parler, bien entendu, de sa participation permanente au réglage de la vitesse... et le nuancement de chacun de ces effets particuliers est décrit avec la plus minutieuse précision.

Jusque-là, on peut, avec un peu de malveillance, ne voir dans Steinbrecht que le «finisseur» d'une œuvre qui n'est pas la sienne, mais l'éminente valeur de son enseignement apparaît sans conteste avec éclat quand il entreprend la suite de son étude, qui lui est entièrement personnelle.

Dans cette suite, il relève une à une toutes les formes de la résistance, ouverte ou sournoise, que le cheval peut opposer aux actions du cavalier. De la révolte déclarée à l'obéissance feinte, tous les modes de l'insoumission, de la fraude, de l'évasion dissimulée, de l'obéissance factice, sont dénoncés avec l'indication précise des dispositions physiques qu'ils entraînent d'un bout à l'autre du cheval. Puis, pour chacune de ces résistances, Steinbrecht prescrit un remède approprié. Il indique les modifications qu'il convient d'apporter, pour les réduire, au jeu théorique des aides et cet ajustement des dispositions spéciales à chaque cas particulier est si précisément décrit qu'il emporte l'admiration pour le talent de son auteur. Steinbrecht est bien un maître.

Ayant soigneusement assuré à ses aides impulsives une puissance irrésistible avant d'entreprendre l'assouplissement général et le «façonnement» d'ensemble qui résultent de la série de ses flexions du rachis, Steinbrecht se trouve, après l'achèvement de celle-ci, en mesure d'imposer à son élève «l'action» et la «position» qui déterminent la nature et la forme de ses mouvements et de ses allures.

Virtuellement, le cheval est donc dressé, et le reste de son éducation ne comporte plus que des exercices d'application et d'entraînement gymnastique. Steinbrecht procède à leur exposé avec sa minutieuse progression coutumière, bien entendu, et en indiquant la solution de chacune des difficultés qu'on peut y rencontrer.

On ne peut ni feuilleter, ni parcourir le «Gymnase». Il faut le lire de bout en bout, sans «sauter» une phrase, et c'est un véritable travail, peu familier à beaucoup de cavaliers, plus accoutumés à l'effort physique qu'à l'intellectuel.

Mais comme on est rapidement payé de son effort, quand on a persévéré dans sa lecture ! On est bientôt gagné par la pertinence des observations de l'auteur, et séduit par le subtil enchaînement qui les relie. Surtout, quand on a soi-même quelque expérience du dressage, on éprouve la joie de rencontrer à chaque instant, méthodiquement formulée, une de ces remarques presque inconscientes que vous suggère confusément le courant de la pratique, et qui vous apparaît soudain en pleine lumière, comme sous le faisceau d'un projecteur.

On ne saurait témoigner trop de gratitude au traducteur d'un ouvrage resté jusqu'à présent presque inconnu en France, malgré sa valeur capitale. Pour effectuer avec une parfaite fidélité la translation dans notre langue, un germaniste, aussi distingué qu'il fût, n'eut pas suffi. Il fallait encore qu'il fût doublé d'un homme de cheval expérimenté et doué d'une persévérance à toute épreuve, comme le Commandant Edouard Dupont à qui la culture équestre et la foi cavalière ont permis d'accomplir à la perfection un labeur écrasant.

Le Commandant s'est bien gardé de vouloir habiller à la française la pensée allemande. C'est une entreprise irréalisable, quand il s'agit d'un ouvrage proprement technique. Le vêtement qu'on lui taille dans notre langue reste toujours étriqué, les manches en sont trop courtes, et le gilet bridé à la poitrine. Le Commandant Edouard Dupont a laissé à la version française du «Gymnase» l'ample «redingote» dont le Maître Steinbrecht avait revêtu son ouvrage.

Les privilégiés qui vont se disputer les exemplaires de cette édition ne sauraient en manifester trop de gratitude à l'auteur d'une aussi fidèle reconstitution en français de l'enseignement foncièrement germanique de Steinbrecht.

Général Decarpentry

Notice biographique

Gustav Steinbrecht, fils d'un pasteur de village, est né en 1808 à Amfurth, près de Seehausen (District de Magdebourg). Elève à l'Ecole vétérinaire de Berlin, il suivit les cours d'équitation du manège Seeger, depuis longtemps déjà très réputé. Louis Seeger décida le jeune homme à embrasser la carrière d'écuyer. Au bout de huit années de formation, à l'âge de 26 ans, il prit la direction d'un manège nouvellement créé à Magdebourg. Huit ans après, en 1844, ayant épousé une nièce de Seeger, il revint à Berlin, où son ancien maître dirigeait maintenant l'Institut équestre «Seegershof». Steinbrecht s'était déjà fait un nom, grâce au dressage de chevaux d'école et à son talent d'instructeur. En 1849, il prit lui-même la direction du Seegershof. Mais, en 1859, une occasion favorable s'offrit à lui d'acquérir un Institut lui appartenant en propre, à Dessau. Il alla s'installer dans cette ville, et là, pendant 7 ans, il put se consacrer presque exclusivement à sa spécialité, le dressage de chevaux d'école. Sans relâche, il en procura aux cirques Renz, Herzog, Carré et autres, de même qu'aux cirques américains et anglais et sans compter les particuliers, écuyers et écuyères de tous pays, qui pratiquaient cet art à titre privé. Ce faisant, d'ailleurs, il ne visait nullement la satisfaction des besoins immédiats du cirque, mais restait strictement sur le terrain de l'équitation académique. Il ne faisait, pour ainsi dire, que du travail monté, ne se lassant jamais de répéter que les instruments inertes, même dans les mains les plus habiles, ne remplacent jamais tout à fait le cavalier vivant. C'est de son école qu'est sortie, à cette époque, la célèbre écuyère Elisa Petzold, l'étoile inégalée du cirque Renz, qui ne cessa, jusque même au-delà du tombeau, de lui témoigner sa gratitude.

Les premières notes de Steinbrecht sur son système d'équitation datent des années qui précédèrent immédiatement son départ de Berlin pour Dessau, alors qu'il avait, par conséquent, près de cinquante ans. Malheureusement, elles sont, à ce moment là, restées inachevées dans son secrétaire. En 1865, sur les instances de sa femme, le maître se décida enfin, à quitter la petite ville de Dessau, pour revenir à Berlin. Ne se sentant plus la force de mener à bonne fin son ouvrage sur l'équitation, il en confia l'achèvement et la mise au point à celui de ses élèves (Plinzner) qu'il savait le mieux pénétré de ses idées et que, d'ailleurs, jusqu'au bout, il éclaira de ses conseils.

Il mourut en février 1885.

A la fin de cette même année, l'ouvrage fut imprimé sous le titre de «Gymnase du cheval» — 1ère édition : 1885 — 2ème édition : 1892 — 3ème édition : 1901 — 4ème édition : 1935 — 9ème édition : 1975.

C'est une «méthode d'équitation» dont on peut, sans crainte, affirmer qu'il n'en existe aucune, en Allemagne ou ailleurs, d'aussi cohérente, ni d'aussi complète.

Préface de la première édition

Ce qu'était pour le jeune Grec le Gumnasion, l'établissement où, par des exercices journaliers, il amenait au développement le plus complet et le plus harmonieux les dons de son corps, voilà ce que, pour le cheval, représente le manège. Au manège, nous faisons de la gymnastique équestre : par un système d'exercices progressifs, logiquement enchaînés, nous éduquons la musculature du cheval, pour la mettre en état de faire prendre au squelette les attitudes nécessaires au service de la selle, ce qui nous permet de le maintenir sans contrainte dans ces attitudes et de le mouvoir avec vigueur et souplesse. Ce qu'il y a de mathématiquement enchaîné, de lumineusement logique dans l'équitation, son irréfutable vérité, en somme, ne nous apparaît nulle part aussi clairement que dans le livre, malheureusement beaucoup trop peu connu et trop peu lu, de Louis Seeger : «Système d'équitation». Ce maître génial, élève du célèbre Weyrother, de Vienne, eut à son tour, la chance de laisser un disciple qui, au cours d'une longue vie extrêmement active, a pratiqué et mis définitivement au point les enseignements du maître : je veux dire l'écuyer universellement connu et si hautement apprécié dans le monde des cavaliers, le regretté Gustav Steinbrecht. Son renom est si bien établi qu'il serait superflu de le célébrer d'aucune manière — ce qui, d'ailleurs, serait en contradiction absolue avec son esprit dénué de toute prétention —. C'est à cet homme que l'écuyer chargé de publier le présent ouvrage doit tout ce qu'il lui fut donné d'atteindre en art équestre. Tous les moments heureux que j'ai vécus en selle, je les dois aux bienveillantes leçons qu'il m'a prodiguées sans compter, depuis des années ; et voici maintenant qu'assis à ma table de travail il m'a été possible, grâce à lui, de consacrer aussi à la théorie de notre art tant de soirées délicieuses. Il y a trois ans, mon vénéré maître me remit, pour en faire tel usage qui me conviendrait, un recueil d'idées, fruit de sa riche expérience et qu'en leur temps il avait jetées sur le papier. Or, je trouvai dans ces exposés un précieux trésor de vérités concluantes, en qui l'essence même de l'art équestre apparaissait d'une manière si exacte que je n'ai pas cru pouvoir en priver le monde des cavaliers. A ce moment-là, malheureusement, par suite de l'épuisante activité à laquelle il s'était soumis tout le temps de sa vie, la santé de Steinbrecht se trouvait déjà tellement ébranlée qu'il était contraint d'éviter toute activité intellectuelle tant soit peu fatigante. J'essayai de l'amener à compléter les fragments en question ; le cœur lourd, je dus y renoncer, et, comme il m'avait donné pleins pouvoirs, je me trouvai devant l'alternative: ou bien de publier les fragments, ou bien de les compléter moi-même de mon mieux, pour en faire un tout accompli. Comme j'avais la certitude d'avoir bien pénétré l'esprit de mon maître, c'est à ce dernier parti que je m'arrêtai, pour assurer à nos successeurs, autant que le permettaient les circonstances, ce legs de toute une vie consacrée, avec des dons exceptionnels, au noble art de l'équitation. Parmi les idées-mères du présent ouvrage, le lecteur en trouvera qui font penser à Louis Seeger, ce qui est tout naturel, étant donné les rapports que Steinbrecht entretenait avec lui. Si, d'un autre côté, il se trouve aussi, dans les conceptions des deux maîtres, des différences qu'on ne peut méconnaître, cela n'a rien d'étonnant, car un homme aussi doué que Steinbrecht ne pouvait passer à travers la vie sans imprimer à son œuvre le sceau d'une certaine originalité. Je ne suis pas partial, et je dois donc laisser au lecteur le soin de prendre parti, si je dis que c'est la méthode de Steinbrecht que j'ai trouvée partout la plus pratique. Il ne nous montre jamais que des buts accessibles et, pour

nous y conduire, un chemin que nous ne saurions manquer. En outre, Seeger a écrit son livre dans un style froid, sévèrement scientifique, à cause de quoi l'ouvrage est resté beaucoup moins connu qu'il ne le mérite ; par contre, le ton chaud, passionné et, en même temps, si fidèlement réaliste des exposés de Steinbrecht m'est allé au cœur d'une façon particulièrement prenante, et je me suis efforcé de maintenir ce ton autant que je l'ai pu. Mais, si le présent ouvrage est écrit d'un bout à l'autre dans un style familier, facilement intelligible, de sorte que le lecteur peut, sans inquiétude, le prendre en main comme tout livre amusant, il ne faut pas croire, toutefois, qu'il soit fait pour des profanes. Ce n'est pas, à proprement parler, ce qu'on entend par une méthode d'équitation, traçant heure par heure, en quelque sorte, le travail à effectuer, c'est un traité qui s'efforce de préciser d'une façon définitive les buts de l'art équestre, de montrer quels moyens la nature du cheval nous met entre les mains, pour y parvenir, et de discuter comment l'emploi judicieux de ces moyens aboutit à ce système d'exercices gymnastiques que nous appelons dressage. L'esprit du lecteur est donc orienté sur l'essence même du dressage, laquelle, à tout moment, lui apparaît fort claire, s'il ne perd pas de vue, d'une part le but poursuivi, d'autre part la nature du cheval. Mais on lui laisse le soin d'ordonner le programme détaillé de son travail ; dans la conviction que le meilleur guide, en l'occurrence, ce sera la compréhension réelle qu'il en a.

Le lecteur, de lui-même, ne distinguera que trop clairement les parties du présent ouvrage qui sont de moi. Il est de mon devoir, cependant, de signaler expressément que les trois derniers chapitres, celui du galop, celui du piaffer et passage et celui des sauts d'école, de même que la Conclusion sont sortis exclusivement de ma plume, tandis que je n'ai apporté que des modifications sans importance au reste, c'est-à-dire à la partie essentielle de l'ouvrage. Par conséquent, lorsque, *dans le texte, il est parlé à la première personne, il s'agit du soussigné dans les trois* derniers chapitres, et de Steinbrecht partout ailleurs. En même temps que, pour la partie de ce travail où je me suis efforcé de sauvegarder au maximum l'esprit de mon maître, je réclame l'indulgence du lecteur, je ne puis que lui souhaiter de retirer des exposés de Steinbrecht tout le profit dont le travail de leur mise au point m'a comblé moi-même.

Potsdam, Décembre 1884

Paul Plinzner

Introduction à la quatrième édition

par le Colonel Hans von Heydebreck

Depuis qu'a paru la première édition du «Gymnase», cinquante années exactement se sont écoulées, et cependant l'ouvrage fait toujours autorité. Aussi a-t-il gagné de plus en plus de popularité, même au cours de ces dernières décades, notamment depuis que le règlement d'équitation de l'armée allemande s'en est approprié les principes. C'est le mérite incontesté de l'ex-Ecuyer personnel de l'Empereur, Paul Plinzner, d'avoir mis entre nos mains, après la mort de Steinbrecht, les notes laissées par cet Ecuyer, donc dépositaires de sa doctrine ; encore faut-il ajouter expressément que Plinzner a réussi au cours des trois derniers chapitres du «gymnase», sortis exclusivement de sa plume, à faire survivre l'esprit de Steinbrecht et à sauvegarger ainsi l'unité du système.

Le «Gymnase» a été jusqu'à présent l'objet de trois éditions, assurées par Plinzner, et dont la dernière a paru en 1900. Celle-ci étant épuisée, la maison d'édition s'est décidée à en faire paraître une nouvelle. Prié d'en assurer la révision, j'ai accepté d'autant plus volontiers que c'était le désir de Plinzner, comme il le mentionnait dans la préface de la troisième édition, de voir un de ses élèves — et j'étais de ceux auxquels il avait pu transmettre les enseignements de Steinbrecht — parachever l'ouvrage dans l'esprit du maître et combler les lacunes encore existantes.

Depuis longtemps, j'appartiens aux plus ardents champions du système de Steinbrecht, et non seulement j'ai pu, ayant été appelé à collaborer au Règlement de cavalerie, y introduire ce système, en accord avec quelques autres membres de la commission nommée à cet effet, pour que soient reconnus et répandus ces principes équestres inégalables : je n'en suis pas moins conscient, malgré tout, des difficultés de la tâche assumée. Car, d'une part, il n'existe pas dans le monde, à ma connaissance, un autre ouvrage d'équitation qui nous en dévoile avec autant de clarté que la «Gymnase» de Steinbrecht les grandes vérités et qui pénètre aussi profondément dans les secrets de la gymnastique du dressage. Mais, d'autre part, il s'y trouve quelques thèses qui n'ont pu tenir devant les résultats des recherches scientifiques récentes et qui même accusent une certaine contradiction avec des principes de base formulés à un autre endroit du livre. Entre autres exemples, je citerai avant tout l'affirmation répétée que, chez le cheval fléchi latéralement, le postérieur interne serait plus chargé que son congénère, même sur la ligne droite. Dans les conclusions tirées de là, l'auteur contredit lui-même les principes qu'il émet dans la définition du concept d'équilibre. Il a fallu, par conséquent, dans l'édition revue et corrigée, soumettre ces conclusions à un nouvel examen.

Si donc, en cet endroit, comme en quelques autres, j'ai modifié le texte primitif, ceci ne doit en aucune façon rabaisser le mérite que vaut à l'ex-écuyer impérial cet important monument. Au contraire, je saisis avec un empressement particulier l'occasion de lui témoigner, comme je l'ai déjà fait, à plusieurs reprises, par la parole et par la plume, toute la reconnaissance qui lui est due au suprême degré. Pendant trois ans, j'ai travaillé sous sa direction aux écuries du Prince et j'y ai tellement appris que je lui en serai, à lui mon maître vénéré, reconnaissant tout le temps de ma vie. Même une fois rentré dans le service de troupe, je suis resté avec lui, sans arrêt, en intime contact équestre et en amical échange d'idées. Plus

tard, nos conceptions divergèrent, en de nombreux points. Ceci tenait principalement à ce que Plinzner, sous l'emprise des exigences spéciales de sa délicate fonction, se mit à adapter aux besoins particuliers de son emploi et conformément à l'expérience qu'il y acquérait, les principes et enseignements de Steinbrecht. Dès lors, ces entorses faites à la doctrine du maître, qui était ma bible équestre, m'apparurent comme l'équivalent d'un péché contre l'esprit sacro-saint de l'équitation.

Ces divergences dans nos conceptions équestres ne troublèrent pas, malgré tout, les relations personnelles qui nous unissaient, bien que, peu de temps avant la guerre, presque aussitôt après la parution du Règlement de cavalerie allemand, auquel j'avais, comme je l'ai déjà dit, collaboré, et qui faisait siens totalement les principes de dressage de Steinbrecht, une polémique publique, qui, d'ailleurs, n'était pas de mon fait, ait provoqué passagèrement entre nous deux un léger froid. En ce qui me concerne, ces démêlés n'ont jamais pu affaiblir ma vénération pour mon ancien maître et ami. C'est ma conviction profonde que, entre gens de métier, les divergences d'idées ne devraient jamais avoir de répercussions semblables. Je mets donc à profit, une fois encore, l'occasion qui m'est offerte d'exprimer au regretté Maître-Ecuyer de l'Empereur non seulement la reconnaissance unanime de tous les cavaliers, mais encore la mienne personnelle, pour nous avoir transmis, dans le «Gymnase», les paroles d'or du plus grand des écuyers allemands, Steinbrecht. Plinzner m'a fait comprendre, par la pratique, ces enseignements et, de ce fait, a développé et approfondi mon savoir-faire et ma science équestre . Il a éveillé en moi le sens profond de l'équitation et a fait de moi le plus fervent des fidèles de cet art. Or, plus, en le pratiquant, j'accumulais d'expérience, plus je me proclamais l'adepte enthousiaste des principes fondamentaux de Steinbrecht.

Mais, en ce monde, il n'existe pas d'état statique ; le progrès, en tous les domaines, va de l'avant. Ainsi non seulement la photographie instantanée nous a, sur les mouvements du cheval, ouvert de nouvelles perspectives, mais encore, grâce à de récentes investigations scientifiques, nous avons acquis une connaissance plus approfondie des tâches qui incombent aux différentes parties du corps, en particulier aux muscles et aux articulations, dans l'exécution du mouvement. Dans la présente réédition du «Gymnase», de manifestes lacunes du système ont été comblées selon l'esprit de Steinbrecht, et quelques termes d'équitation erronés, qui n'étaient peut-être que de simples lapsus, ont été corrigés.

Pour plus de clarté, je rappelle que, dans les chapitres désignés par Plinzner comme provenant de Steinbrecht, donc jusqu'aux allures de côté inclusivement, il n'a été fait dans le texte, généralement, que des modifications de style, et que nos divergences de conception ont été exprimées par des renvois au bas des pages. En ce qui concerne les dernières parties, qui sont de la plume de Plinzner, en particulier le galop, j'y ai ajouté des compléments et opéré quelques changements, que j'ai, d'ailleurs, justifiés par des notes explicatives, en même temps que je renvoyais le lecteur au texte primitif.

Le fonds même du livre a été ordonné un peu différemment : j'ai rassemblé les leçons d'école proprement dites dans un important chapitre, que j'ai fait précéder d'un chapitre spécial sur la «Basse Ecole». Dans ce dernier, on a étudié brièvement, en vue du rassembler d'école, le perfectionnement des trois allures jusqu'au pas, trot et galop d'école. La parade et le reculer ont été l'objet de quelques explications complémentaires — sur l'un et l'autre on avait glissé un peu trop rapidement dans les éditions précédentes —.

En outre, l'exposé sur le travail aux piliers a été un peu abrégé ; car, étant donné les conceptions actuelles de l'équitation académique, telle qu'on la pratique encore à l'Ecole Espagnole de Vienne, l'importance de ce dispositif matériel comme moyen de dressage est en forte régression. Ont également été supprimées les directives concernant le perfectionnement des sauts d'Ecole, parce que le dresseur qualifié s'adonnant à ces airs relevés, qui n'ont, en fin de compte, d'autre but que la présentation spectaculaire, n'a pas besoin, à mon avis, de leçons spéciales.

Il faut ajouter que, par suite de nouvelles recherches scientifiques sur l'activité et la collaboration des muscles qui font mouvoir les membres du cheval en marche, de même que sur les conséquences à en tirer quant à la gymnastique équestre appropriée, de nouvelles idées se feront jour sur la méthode de dressage à employer : ainsi, dans le domaine de la culture physique, on a réussi, par des recherches anatomiques et physiologiques, à perfectionner d'une façon continue le développement du corps humain par la gymnastique. Mais, quant aux fondements du système de Steinbrecht, les découvertes futures elles-mêmes n'y changeront rien. Ses principes, empruntés à la nature, n'ont pas cessé de s'imposer partout de plus en plus, non seulement en Allemagne, mais encore à l'étranger. Continuer de leur préparer la voie, leur amener des adeptes et, par là, servir l'art équestre : tel a été le but de toute ma vie. Tels étaient aussi les pensées et les vœux qui m'ont guidé dans la mise au point de cette nouvelle édition.

On a laissé de côté l'ancienne conclusion, qui, en partie, ne cadrait plus avec les circonstances actuelles.

Dans une postface, on a essayé de maintenir les idées de cet ancien «Mot de la fin» ; d'autre part, au sujet de tout ce qui était dit là, comme en d'autres endroits de l'ouvrage, sur l'utilité pratique du dressage, même d'école, et sur la nécessité d'académies d'art équestre, on a tenté également de projeter une fois de plus la lumière, tout en tenant compte de l'état actuel de l'équitation. Depuis la Guerre Mondiale je me suis fait par la parole et par la plume, le champion de ces idées, et je crois qu'il m'est quelque peu permis d'ajouter à ce travail, où survit l'esprit de Steinbrecht, cette adjuration pressante : «Procurez aux cavaliers allemands ce foyer d'art équestre véritable».

Puisse-t-il voir le jour, avant que ce ne soit trop tard ; puissent les paroles d'or de Steinbrecht :

«Monte ton cheval dans le mouvement en avant et mets-le droit d'épaules et de hanches», y trouver écho, pour le plus grand profit des cavaliers allemands.

Pour terminer, il me faut, comme il m'est arrivé si souvent, adresser ici à mon ami très cher, au partisan de mes idées, Monsieur le Général von Josipovich, l'expression d'une reconnaissance particulièrement chaleureuse pour l'appui qu'il ma procuré cette fois encore. De nouveau, il a été à mes côtés, conseiller fidèle, et il a, d'autre part, spécialement facilité mon travail, en mettant à ma disposition son exemplaire du «Gymnase», pourvu de nombreuses notes marginales. Ces arguments péremptoires ont été pour moi d'une grande utilité, en m'apportant le précieux appoint de leurs éclaircissements.

Terminé en Juillet 1935

A – LA POSITION À CHEVAL ET LES AIDES

I – LA POSITION

Avant d'aborder le thème proprement dit de cet ouvrage, la manière de travailler le cheval, il faut que nous nous mettions d'accord sur les moyens dont l'homme dispose à cet effet. Par ce terme de moyens, je ne veux pas dire les accessoires dont il se sert au cours de son travail : bride, selle, éperons, cravache, longe, piliers, auxquels nous ne consacrerons pas de chapitre particulier, mais seulement quelques remarques à l'occasion ; ce que je désigne par là, c'est l'usage que l'homme fait de son propre corps, quand il travaille le cheval. Cet usage de ses membres ne sera juste et ne conduira au but que s'il repose, à tout point de vue, sur une intelligence approfondie de la nature du cheval et sur la connaissance exacte de sa constitution physiologique. Ainsi compris, les moyens de travailler le cheval sont en premier lieu : une position du cavalier adéquate et conforme à la nature, et, partant de cette position, le juste emploi de ses membres agissant comme aides sur l'animal.

Je n'ai pas l'intention, naturellement, de répéter ici les règles bien connues auxquelles doit se plier la position à cheval. Je voudrais simplement préciser quelques points de vue qui me paraissent essentiels pour la position, en tant qu'elle constitue un moyen dans le dressage.

Un préjugé fortement enraciné a donné la formule d'une position à cheval dite normale, c'est-à-dire d'une attitude que le cavalier devrait adopter une fois pour toutes. Que le débutant soit invité à prendre de prime abord cette position normale et qu'il y soit sévèrement mécanisé, voilà, il me semble, la principale raison qui éloigne du manège et de l'étude systématique de l'équitation beaucoup de jeunes gens, les amenant à se cantonner de préférence dans l'équitation de chasse ou de course, ou bien dans la pratique du saut, tandis que, dirigés d'une manière opportune, peut-être seraient-ils devenus des adeptes de la haute école.

De position normale, si l'on entend par là une attitude qui seule conviendrait dans la majorité des cas, il n'en existe pas ; car le cavalier n'est bien placé à cheval que si le centre de gravité, ou plutôt la verticale du centre de gravité de son corps se trouve sur celle du centre de gravité du cheval. C'est alors seulement qu'il est en parfaite harmonie avec sa monture, ne faisant, pour ainsi dire, qu'un avec elle. Mais, comme le centre de gravité du cheval peut se déplacer de manières très diverses, suivant l'attitude et le placer de l'animal, il faut que le cavalier adapte sa position chaque fois.

C'est une prérogative du cavalier pourvu de tact et confirmé que de pouvoir sentir immédiatement où se trouve le centre de gravité du cheval, se mettre avec lui en harmonie et de pouvoir, alors, déplacer ce centre de gravité de manière que l'attitude de l'animal lui permette, à lui, la belle position souple et aisée. Ces cavaliers-là, ce sont les quelques hommes dont on peut dire que la valeur de tout cheval monté par eux a gagné de cent pour cent. Quelle silhouette ridicule, toujours, que celle du cavalier incapable d'adapter son attitude à celle de sa monture ou de régler le placer de celle-ci sur sa position, à lui : sur son cheval qui s'en va à grands pas, l'Anglais, avec ses étriers courts et son rein voussé, n'a rien du beau cavalier, mais c'est une silhouette naturelle et, par conséquent, non ridicule, tandis que le malheureux cavalier du dimanche, avec ses jambes allongées, son dos complètement arrondi et ses bras raidis, sur son carcan écœuré, dégoûté de la vie, ne peut qu'apparaître suprêmement ridicule aux yeux de la foule, dont il est d'ailleurs la risée.

La position dite normale ne devient la belle position élégante que si le cheval placé en équilibre l'indique, pour ainsi dire, lui-même à son cavalier. Un tel ensemble est alors vraiment harmonieux, et l'homme ne paraîtra jamais, dans la vie, sous un aspect plus avantageux que s'il peut se montrer ainsi à cheval. Celui qui se rend compte que la beauté et la souplesse de la position ne dépendent pas seulement de la façon dont le cavalier se tient, mais au même degré, pour le moins, de l'attitude et de l'allure du cheval, celui-là trouvera tout naturel que je lui donne ce conseil, à savoir : que le débutant, aussitôt acquise quelque assurance, doit être amené à agir lui-même sur le placer de son cheval, fût-ce même, en y perdant, de-ci de-là, quelque peu de la position réglementaire.

Pour le débutant, le principal maître, en ce qui concerne la position, doit toujours être le cheval. Etant donné l'extrême importance d'une bonne position, conforme à la nature, liante et souple, non seulement pour tout cavalier, mais d'une manière très spéciale pour celui qui veut plus tard faire du dressage — importance que nous verrons sans cesse réapparaître en tous les chapitres de cet ouvrage — il ne peut rien exister de plus absurde que de mettre le débutant sur un carcan usé, ruiné, tordu et bancal, de vouloir, sur cette caricature de cheval de selle, l'enserrer dans le moule de la position dite normale et de lui demander alors qu'il s'enflamme pour ce genre d'exercice, ou bien qu'il y acquière du tact équestre. Les vieux maîtres mettaient leurs élèves sur des chevaux d'école parfaitement dressés, en commençant par le cheval aux piliers, sans étriers et sans rênes. Alors ils n'avaient plus besoin que de leur dire de s'asseoir sans raideur, exactement à la demande de leur conformation, de bien étaler leur assiette, et puis de laisser tomber les jambes naturellement : ainsi l'élève, au balancement ordonné et rythmé du piaffer, était bientôt amené à se lier au cheval de telle sorte que l'on pouvait passer aux pesades et aux sauts, grâce auxquels il apprenait, en se laissant aller avec souplesse aux mouvements du cheval, à fixer sa position. Ainsi préparé, l'élève était alors mis sur un cheval — toujours d'école — à la longe et, de cette façon, sans étriers et sans rênes encore une fois, il apprenait en marchant ce qu'il avait appris sur place dans les piliers, c'est-à-dire le liant de son assiette avec tous les mouvements du cheval, autrement dit l'équilibre, qui est à la base de la bonne et sûre position beaucoup plus que la solidité en selle, dont on fait tant de cas. Quelques remarques faites à l'occasion par l'instructeur conduisaient tout naturellement aux belles positions ; l'équitation ainsi comprise, procurait à l'élève a priori joie et jouissance, et en lui commençait à se former ce qu'il y a de plus important pour le cava-

lier, mais surtout pour le dresseur : le tact équestre. Inutile d'ajouter que, dans l'armée, il n'est guère possible d'éduquer ainsi les recrues. Le jeune homme, par contre, qui veut se consacrer en professionnel à l'équitation ne devrait pas être formé autrement. Si donc, partout aujourd'hui, l'on se plaint qu'il n'y ait plus d'écuyers à qui l'on puisse confier, sans extrême souci, un jeune cheval, cela découle naturellement de ce fait qu'il n'existe plus d'académies d'équitation, pour former des chevaux d'école, lesquels à leur tour, donneraient aux élèves-cavaliers leurs vrais maîtres.

Donc, une fois que l'élève, sur le cheval placé normalement, aura acquis la position normale, il s'agira de lui apprendre à s'en écarter, en adoptant les variantes qu'exige le cheval neuf ou moins complètement dressé. C'est sur de telles montures qu'on le mettra désormais, en lui indiquant de quelle façon, par une juste répartition de son poids, il peut aussi rester en harmonie avec elles, donc tenir son souple équilibre, tandis que la solidité de son assiette doit être là toujours pour assurer sa position, en cas de mouvements particulièrement violents et rudes. Une règle essentielle de cette position d'équilibrage, basée sur le déplacement juste du centre de gravité, c'est qu'il faut que la colonne vertébrale du cavalier, maintenue droite, soit toujours perpendiculaire à celle du cheval, donc forme avec elle deux angles droits. C'est en vertu de ce principe que nous voyons le cavalier de course, le haut du corps complètement penché en avant, accélérer la vitesse de sa monture, tandis que s'il avait le corps en arrière ou même droit, il ne pourrait pas suivre le mouvement du cheval. Nous voyons maintenant le cheval d'armes bien mis qui, sous son cavalier placé droit en selle, exécute les changements de direction et les mouvements les plus savants à des allures constamment réglées, avec une facilité, une docilité et une endurance telles que le profane, malgré lui, se prend d'enthousiasme pour un art aussi beau et apparemment si facile. Le placer du cheval est alors tel que la verticale de son centre de gravité tombe à peu près à mi-distance des antérieurs et des postérieurs et que sa colonne vertébrale reste horizontale ; d'où la position verticale du corps du cavalier. Enfin, nous voyons le cheval d'école, avec ses membres engagés sous la masse, sa hanche ployée et sa croupe descendue, exécuter ses airs aussi gracieux qu'énergiques, au sol et au-dessus du sol. Le cavalier, le corps légèrement penché en arrière, joue de sa monture avec une sûreté et une précision parfaites, comme si les membres du cheval étaient ses propres jambes. Dans ces airs, le centre de gravité du cheval se trouve à l'aplomb (1) de ses postérieurs et sa colonne vertébrale est inclinée d'avant en arrière.

En se conformant au principe énoncé ci-dessus, de la concordance des centres de gravité, ou plus exactement des verticales des centres de gravité de l'homme et du cheval, le cavalier peut alléger infiniment son poids, non pas de façon immédiate (au sens mathématique du mot), mais quant aux effets de ce poids sur l'animal ; et c'est pourquoi les chevaux montés par un bon cavalier non seulement donneront un rendement deux fois supérieur, mais encore resteront utilisables bien des années de plus que s'ils étaient montés par un mauvais cavalier, alors même que celui-ci apporterait dans la selle le poids le plus faible. C'est pourquoi, également

(1) Le centre de gravité ne se trouve à l'aplomb des postérieurs que dans les airs d'école dits «au-dessus du sol». Dans les autres airs, comme par exemple, le piaffer et le passage, le centre de gravité est reporté en arrière de telle sorte seulement que sa verticale passe à peu près par le point de contact de la dernière vertèbre dorsale et de la première vertèbre lombaire. v.H

tout poids mort constitue pour le mouvement une telle entrave et est évité, dans toute la mesure possible, au cheval de course. Le même phénomène explique de quelle façon l'équilibriste non seulement peut à l'arrêt, équilibrer le poids de trois hommes de même taille et de même corpulence que lui, mais encore peut se déplacer facilement avec cette lourde charge, tandis que, s'il s'agissait d'un poids mort, celui d'un seul de ces hommes constituerait peut-être pour lui un lourd fardeau.

Si donc, ainsi que nous l'avons vu, la position du cavalier dépend avant tout du placer du cheval et n'est correcte que si elle s'adapte absolument à ce placer, il n'en est pas moins vrai que la selle, sur laquelle elle s'établit, exerce également sur elle une influence capitale. La position raide, gabarit, dite normale, dont je puis considérer les caractéristiques comme connues du lecteur de cet ouvrage, provient d'un temps où la selle, avec son siège rembourré, le haut dossier de son troussequin et ses épais bourrelets antérieurs, facilitait à ce point la position redressée du corps que celle-ci, sur les chevaux d'école bien mis de l'époque, pouvait apparaître naturelle et gracieuse.

C'est cette position qui, dans notre cavalerie, est réglementaire ; et l'on peut l'obtenir normalement, car elle est conditionnée par la selle à la hongroise.

Si cependant la hongroise est remplacée dans l'armée par une selle se rapprochant davantage des formes de la selle anglaise, il faudra bien qu'on renonce à la position normale actuelle, et l'on y gagnera de réels avantages pour l'équitation de service, mais plus encore pour le dressage. Pour toute action sur le cheval, la selle hongroise est extrêmement désavantageuse, parce qu'elle ne permet que la position sur l'enfourchure, excluant par conséquent plus ou moins les fines aides de l'«équilibre» et de la répartition du poids, et, d'autre part, écartant par trop le cavalier du dos du cheval, sur lequel elle repose en voûte. Il faudrait donc dès maintenant, sur des selles analogues aux selles anglaises, former tous les sous-officiers à une position d'«équilibre» aussi parfaite que possible, pour pouvoir les employer plus tard au dressage des jeunes chevaux. Ils deviendraient alors pour ces derniers de bien meilleurs dresseurs, de même qu'ils seraient de meilleurs instructeurs pour leurs hommes et qu'ils pourraient, toujours vigoureux et souples, faire 10 ou 15 ans de service de plus (1). Si beaucoup d'autres exercices physiques, pratiqués régulièrement et correctement, permettent à l'homme, jusqu'à un âge très avancé, de se maintenir souple, alerte et vigoureux, l'équitation elle aussi, étant le plus parfait de tous les exercices physiques, atteindra pleinement ce but, ainsi que l'expérience le montre, dans tous les cas où elle sera pratiquée comme il convient. Si donc il arrive que des cavaliers professionnels ou des gens que leur métier conduit à monter beaucoup et longtemps soient prématurément raides et usés, ceci tient à des causes étrangères à l'équitation, ou bien c'est que la raideur et le manque de naturel de leur position ont usé inutilement leurs forces. Avec une position correcte et natu-

---

(1) Entre temps, la hongroise a été remplacée par la selle de l'armée, qui se rapproche plutôt des formes de l'anglaise. Si les avantages prédits ici par Steinbrecht ne se sont pas encore pleinement manifestés, ceci tient à ce que beaucoup, dans l'armée, estiment que, pour des raisons de discipline, on ne peut se passer de la raideur de l'attitude militaire. Il est permis d'espérer, cependant, que la vérité, de plus en plus, se frayera un chemin et qu'on s'apercevra que la discipline d'une troupe montée dépend bien plus de la bonne allure des chevaux que de la raideur de la position des cavaliers et que, par suite, on admettra une position plus conforme à la nature et favorisant cette bonne allure des chevaux. Pl.

La selle de l'armée, malheureusement, ne réalise pas encore d'une manière complète les qualités que l'on doit exiger d'une selle, pour qu'elle favorise la position naturelle, aisée. v.H.

relle, donc bien équilibrée, on pourra passer à cheval la plus grande partie de sa vie, et l'on paraîtra, jusqu'à un très grand âge, encore jeune et frais. Les gestes saccadés et la raideur auront sur le corps du cavalier une répercussion d'autant plus fâcheuse que notre selle anglaise d'aujourd'hui ne lui procure pas le moindre soulagement ; car, en dehors du siège et du plancher de l'étrier, on n'y trouve aucun point d'appui commode. L'Anglais, toujours pratique, s'est aménagé cette selle peu à peu en partant de notre lourde selle d'école, non seulement pour diminuer le poids à porter par ses chevaux, lors des rudes épreuves de course et de chasse, mais encore pour se trouver tout de suite hors de la selle en cas d'accident sur les gros obstacles et pour, autant que possible, être séparé du cheval au moment de la chute ; car, en pareil cas, les fractures et autres blessures proviennent plus souvent du contact avec le cheval écrasant son cavalier que du choc avec le sol.

La selle anglaise procure ces avantages aussi bien à la chasse et en steeple qu'en équitation de service et d'école ; dans cette dernière, toutefois, son utilité s'augmente encore de ce fait qu'elle facilite la fine position d'«équilibre», que cette position est, somme toute, la conséquence nécessaire et que, par suite, si elle pose au cavalier un problème plus transcendant, elle peut, en même temps, le conduire en son art à un plus haut degré de perfection. Si les vieux maîtres, sur leurs selles d'école, avec une dépense plus grande de temps et de forces de la part du cheval et du cavalier, surent amener l'équitation à un niveau si élevé, nous serons en cet art, dès que nous atteindrons seulement le même niveau, évidemment plus parfaits, avec nos chevaux plus légers, plus mobiles et plus nobles, puisque, pour arriver au même but, nous ne nous servons que de moyens simples, naturels.

Même au risque de fatiguer le lecteur, je reviens donc sans cesse à cette idée qu'il faut éviter, dans l'attitude du cavalier, toute raideur et toute contrainte et qu'il faut voir clairement ce qu'exige cette attitude, et pourquoi.

Un rein trop soutenu fléchit la colonne vertébrale vers l'avant, de même que, trop voussé, il la fléchit vers l'arrière, présentant, par conséquent, les mêmes inconvénients seulement en sens opposé. Avec beaucoup d'élèves il est très difficile d'obtenir le juste milieu entre ces deux extrêmes ; et, cependant, presque tout dépend de cette réussite. La colonne vertébrale est, pour ainsi dire, le tronc duquel tous les membres se détachent et auquel tous les organes trouvent leur point de fixation. Que l'on fasse donc prendre artificiellement à l'élève, de temps en temps, au cours des exercices de perfectionnement de la position, les deux attitudes opposées, pour l'amener à trouver de lui-même la position naturelle, droite. Cet exercice lui sera, d'ailleurs, d'autant plus profitable que, plus tard, dans le dressage, il aura souvent besoin des deux attitudes comme aides, pour mettre son centre de gravité en concordance avec celui du cheval. Il est nécessaire de porter les épaules en arrière, non seulement pour dégager la poitrine et ne pas comprimer les nobles organes de la cavité thoracique, mais encore pour que les bras puissent tomber naturellement et trouver, au long des reins, leur base sûre d'appui. Mais que l'on évite alors de remonter les épaules, ce qui enlève aux bras une partie de leur liberté et donne, d'autre part, à tout le haut du corps, quelque chose de contraint.

Il faut mettre la cuisse à plat ; ceci constitue, immédiatement après l'attitude correcte de la colonne vertébrale, un principe essentiel de toute la doctrine de la position à cheval. Le fait que la cuisse est correctemement placée a comme consé-

quence la stabilité des hanches, l'élargissement de l'assiette et la possibilité pour le cavalier d'assurer sa solidité en selle à certains moments où le seul «équilibre» n'y suffirait pas, et cela sans gêner le cheval aucunement.

La jambe, sans doute, est d'importance moins essentielle (1) pour la position, mais d'importance d'autant plus grande en qualité d'organe primordial pour les aides de propulsion et pour la tenue correcte de l'étrier. Comme, dans ce but, elle doit être mobile et élastique à l'articulation du pied, on commet une erreur totale lorsqu'on force l'élève à tendre le jarret et à relever exagérément la pointe du pied, ce qui rend la jambe raide et immobile. Une jambe raide ne permettra ultérieurement ni de chausser correctement l'étrier, ni de donner, avec le mollet et l'éperon, des aides correctes. Le relèvement de la pointe du pied a, somme toute, pour but principal, de diriger davantage le talon vers le bas, afin que l'élève non encore exercé ne tracasse pas son cheval, en le touchant, sans le vouloir, avec l'éperon. Dès que, par conséquent, son assiette est assurée par «équilibre» et par enveloppement de la cuisse, il peut laisser tomber sa jambe en toute souplesse et tout naturellement.

Pour pouvoir résister aux fortes réactions que font subir à son assiette les mouvements du cheval, ou bien plutôt les supprimer, le cavalier doit être souple dans ses hanches et être capable de faire tourner et osciller, sur ces dernières, avec facilité et souplesse, le haut du corps. Dans ce but, que l'on fasse perdre à l'élève, au cours des exercices de mise en selle, intentionnellement et assez souvent, son équilibre vers l'un ou l'autre côté et qu'alors, s'il reste penché de ce côté avec trop de poids, on lui fasse reprendre la position correcte par un simple coup de rein, à l'exclusion de tout autre secours de main ou de jambe.

A ce propos, je voudrais renvoyer le lecteur à une brochure du Comte Denes Szechenyi, où celui-ci, reconnaissant très exactement l'importance et les conditions primordiales d'une position naturelle d'«équilibre», recommande pareillement des exercices de mise en selle à la longe, sans étriers et sans rênes, voire même en y pratiquant le jeu de la balle à cheval. On formera de la sorte, en tout cas, des cavaliers plus enthousiastes et plus compréhensifs qu'en les figeant dans la raideur de la position normale.

Les beaux arts ne produisent de beau véritable que lorsqu'ils se tiennent dans les limites du naturel. Tout dépassement de ces limites est sanctionné par la production de caricatures, et, bien que le snobisme, parfois, reconnaisse à ces dernières de la beauté, elles n'ont rien de commun avec l'art véritable. En terminant cet important chapitre, je demande donc à tout cavalier désireux de mériter réellement ce nom que ses différents membres en tombant naturellement sous l'action de leur poids, trouvent leur point d'équilibre et, par suite, la fixité, et que sa position, en définitive, ne rende nécessaire aucune sorte de contrainte ou de raideur. Toute contrainte de ce genre exige une dépense de forces et, par suite, non seulement pro-

(1) Comme on l'expliquera plus en détail dans le chapitre «Des aides de propulsion», un contact léger des jambes avec le corps du cheval augmente les surfaces de liaison entre ce dernier et le cavalier, assurant par là même le maintien de l'équilibre du haut du corps. Le cavalier doit donc s'efforcer, en enveloppant sans raideur le ventre du cheval dans sa forme arrondie, de réaliser avec celui-ci un contact aussi intime que possible. C'est de cette façon qu'il descendra «dans le fond de sa selle» et qu'il deviendra capable, à toutes les allures, de coller «à la selle», autrement dit de ne faire qu'un avec son cheval. v.H.